

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 34

Artikel: Une bonne niaise
Autor: D., Octave
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214914>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pari. — Deux soldats vaudois, du même village, au cours des mobilisations de guerre, étaient tombés malades. Ils avaient été soignés à l'hôpital Poutalès, à Neuchâtel. L'autre jour, ayant fait une promenade à Chaumont, ils traversaient, au retour, la capitale neuchâteloise. De loin, ils aperçurent le toit de l'hôpital où ils avaient fait un séjour.

— Dis, Daniet, tu vois, c'est là qu'on a été soignés.

— Ah ! oui, c'te maison où y a une devise sur la porte ?

— Mais non, y a pas de devise.

— Je te dis que oui. A combien paries-tu ?

— Un litre. Tu verras, c'est toi qui veut perdre.

Arrivés devant la porte :

— Hein ! qu'est-ce que je t'ai dit ? Regardez : « Christ a vaincu la mort ! » Tu paies ce litre ? — P.

COINS DE CHEZ NOUS

La route de la Corniche.

PARMI les belles routes que l'Etat de Vaud a fait construire et qui sont l'orgueil de notre pays, celle-là est au premier rang. Non seulement elle offre des points de vue incomparables, mais elle a été établie avec un soin particulier, on peut dire avec amour.

Pente douce, contours harmonieux, murs solides, chaussée propre : on comprend tout de suite le rôle magnifique qu'on voulait lui destiner. Elle doit présenter au pèlerin le Léman dans toute sa grandeur, et conduire le touriste dans les plus fameux vignobles que nous possédions. Y a-t-il pour une route un plus glorieux service à rendre ? Et sentez-vous la ferveur patriotique qui a dû donner à ceux qui l'établissaient une sorte de feu sacré ?

Vous savez la surprise émerveillée qu'éprouve le voyageur lorsque, à la sortie du tunnel de Chexbres, il entrevoit de la portière de son wagon, l'immense étendue bleue. Et pourtant il ne fait qu'entrevoir. Quel est son ravissement quand, sur une route largement ouverte, au sommet d'une crête, il voit à ses pieds un lac merveilleux s'étendant jusqu'aux limites de l'horizon et, tout autour, des montagnes qui semblent d'autant plus hautes que la vallée est plus profonde ! Ah ! vraiment, on a beau être Suisse, c'est-à-dire être habitué aux spectacles grandioses, on n'en est pas moins profondément remué.

Ce Léman, vu de la Corniche, a toutes les beautés : il est grand comme une mer et pittoresque comme un lac de montagne. Et comme Rambert l'a bien compris quand il parle de sa douceur ! Oui, doux, reposant, tendre, avec une légère caresse de ses vagues sur les rives, un véritable lac d'amour, d'amour honnête.

Les gens du pays qui le voient chaque jour vous disent : « On n'y fait pas attention ! On le connaît !... » Pourtant on les surprend qui, appuyés sur un mur ou sur leur outil, regardent tout de même ; et, quand un bateau passe, ils le suivent longtemps. Après quoi ils se remettent à marcher ou à travailler.

Quant aux étrangers, ils ne cachent pas leur sentiment. Le soir, ils vont se promener sur la Corniche à l'heure du couchant ; puis, quand l'horizon passe du rouge feu au violet et du violet au bleu velouté, ils se tiennent immobiles, les yeux fixés droit devant eux comme dans un rêve. On les entend murmurer des : « Splendide... trop beau... Alpes... nuit... étoiles... » Ils sont saisis. Il y a parmi eux des Français, des Anglais ; vers neuf heures, ils s'en retournent ; les dames sont nu tête, un châle jeté sur les épaules. Ils rentrent tous avec lenteur. Quelquefois ils tendent le bras : ils montrent Evian avec ses hôtels illuminés, Vevey, Montreux, dont les feux étincellent.

Le matin, c'est un rayonnement glorieux. Il

y a de l'or, du bleu et du vert. Toutes ces vignes de Lavaux sur leurs échelons de pierre descendent vertigineusement vers le lac. On se demande comment, en certains endroits, on parvient à les cultiver ; les escaliers, qui y conduisent sont parfois de véritables échelles. Droit à la sortie de Chexbres, la pente est si raide qu'en regardant par dessus le mur de la route, on a l'impression de surplomber un précipice. Et ce précipice est tapissé de vignes admirables, solidement tenues par des murs. Patience et labeur. Cette forte race de vigneronnes de Lavaux a fait une œuvre qui défie les siècles et les débordements de la nature. Et avec quel soin ils la continuent, cette œuvre ! J'en interroge un qui, le pulvériseur au dos, est en train de souffrir.

— Elle va, la vigne, cette année !

— Mais oui, elle va joliment.

De fait, les céps sont beaux en général, quelques-uns même fort beaux.

— Il faut surtout du chaud, me dit-il encore, du chaud, du chaud...

Je vois, au bas de la pente, de gros bâtiments, mi-manoirs, mi-fermes.

— Ici, c'est le Désaley de la Ville ; à droite, le Désaley d'Oron.

— Ils en ont ces Lausannois !

— Parbleu, ils ont le « rognon. »

Assis sur un mur, il est en train de manger un morceau et de boire un verre. Il est heureux, il a du courage.

Vers onze heures, le soleil est ardent, et les céps le boivent. Tout le vignoble est baigné de lumière. La route elle-même devient aveuglante. Il faut rentrer chercher un peu d'ombre.

G. A.

Une méchante langue.

Chacun sait que les bossus ont la langue acérée et plus d'un tour dans leur bosse. Fonfon à Antoine en était un ; mais il en riait le premier et il remettait bellement à leur place ceux qui se mêlaient de le tarabuster. Un jeudi, il s'en allait de bonne heure à Bulle. Près du cabaret, il rencontre le borgne à Germain, qui lui dit en souriant :

— Hé, l'amî Fonfon, tu as pris ta charge de grand matin, aujourd'hui !

— Pas tant, répond aussitôt le bossu. Tu t'imagines que c'est le grand matin, parce que chez toi le jour n'entre que par une fenêtre.

LE DEVOIR DE LA SUISSE

La guerre est terminée ; même, la paix est signée, soit. Cependant, l'Europe est toujours sens dessus dessous. Des ambitions, des appétits, plus ou moins fondés, se manifestent, qui tentent de se satisfaire. Ils ne le peuvent qu'au détriment de quelqu'un. De là, des ressentiments, de là, des haines, fermentes de guerres futures. Que nous sommes loin de l'idéal qu'on faisait miroiter à nos yeux durant la guerre et pour lequel se battaient, soi-disant, les nations brusquement attaquées. On entrevoit déjà l'avènement d'une ère heureuse, où les peuples, désormais tous frères, ne travailleraient plus qu'à la réalisation de la justice, du droit, de la liberté, et à l'amélioration du sort de tous les humains, sans distinction de race, de confession et de situation sociale. Dix mois à peine nous séparent de la signature de l'armistice et ce beau rêve est déjà évanoui. Nous nous retrouvons, à peu de chose près, gros Jean comme devant.

Pourtant, quelques changements s'élaborent dans le monde, où tout a été bouleversé par les quatre années de guerre. Il ya de bonnes intentions dans l'air. Aura-t-on la volonté, l'énergie et la persévérance nécessaires pour les réaliser ? Espérons-le. En cette occurrence, quel est le devoir premier et principal de la Suisse ? Aider à la réconciliation des peuples, seule garantie d'une paix durable et d'une prospérité générale. Nul pays mieux que le nôtre ne peut remplir

cette tâche ; mais, pour cela, il faut commencer par nous réconcilier entre nous, Suisses. Un peu de bonne volonté de part et d'autre fera l'affaire. Nous avons assez ergoté et nous nous sommes assez chipoté comme cela. N'attendons pas que d'autres nous montrent notre chemin. Il semble que nous ayons déjà trop tardé de nous mettre à l'œuvre. Voici, en effet, ce que la délégation de la presse américaine, qui a visité tout récemment la Suisse, écrivait à la *Feuille d'avis de Vevey* :

« Dans l'œuvre de réconciliation, la Suisse peut, et elle la fera, jouer un rôle prépondérant. Y a-t-il pour elle tâche plus noble et plus seconde ? L'Humanité doit aujourd'hui tendre ses pensées, ses paroles et ses actes, avant tout vers la paix. Si l'on s'écarte de cette règle, alors toutes les négociations de Versailles et les amères années qui les précédèrent se trouveront réduites à néant. Que l'Allemagne prouve sa bonne volonté, ses adversaires de naguère feront de leur côté la bonne moitié du chemin. »

« Pour l'œuvre de paix, la Suisse a l'avantage de la situation géographique. Elle peut aisément le monde à détourner ses regards du passé haineux pour les reporter pleins d'espoir en avant.

« A cette seule condition, le monde retrouvera sa prospérité et secouera les terreurs de guerre. Mais le nom de la Suisse, de cette Suisse forte et de bonne humeur, libre et amie du progrès, se trouve naturellement lié à tout ce qu'il se fera pour l'amélioration de l'humanité. »

« C'est aussi la raison qui nous presse de vous déclarer notre pensée à l'égard du peuple suisse ; nous ne voulions pas nous borner à dire notre estime et notre gratitude pour l'hospitalité parfaite et cordiale que nous avons rencontrée durant notre séjour sur cette plateforme du monde, de ce monde qui peut heureusement se livrer désormais à d'autres pensées qu'celles de la mort. Soulagé et amélioré, le monde tourne de nouveau ses pensées vers la Suisse, où nous sommes venus en hôtes et d'où nous repartons en amis. Dans cette amitié, commun en tout ce qui touche aux relations internationales, une tâche importante sollicite votre presse comme la nôtre. Et nous nous y consacrons allégrement, fortifiés par le contact avec votre presse et votre peuple. Avec vous nous disons : A l'œuvre de paix ! Et puisse une longue paix sans orages nous être promise. »

UNE BONNE NIAISE

CELA se passait bien longtemps avant la grande guerre ; deux bons voisins, amis d'enfance, camarades de service militaire et même un tantinet parents, s'en revenaient un beau matin de l'Abbaye de Romanel. On avait bien dansé et surtout bien tiré. Le bal que l'avait été excellent et bien servi. De bons discours et le vin généreux avaient un peu échauffé les esprits et la vérité nous oblige à dire que nos deux amis Emile-Antoine *** et Alexis-Jules *** n'avaient pas précisément sucé de la glace durant la nuit.

Comme le soleil pointait à l'horizon ils avaient tous deux en fredonnant un vieux refrain, sous le gros noyer du « Coudray » et s'arrêtaient pour « lâcher un fil », comme ils le dirent fort bien.

Des oiseaux sautaillaient dans les branches de l'arbre ce qui fit lever le nez à Alexis-Jules :

— Voudriez-vous lou bio mèrlou !
— T'è fou, l'è ona merletta, répond Emile-Antoine.

— Te borlai pi por on taborniau, lè bin o mèrlou, l'a lou bet dzauanou.

— Va-t'en au diablio, tzaravouta ! l'è ona merletta ! ne dèvez plié avoué té.

Ainsi se termina le dialogue et ainsi fut dit le dernier mot.

Les deux bons voisins d'hier étaient devenus

des ennemis acharnés et c'est en se menaçant du poing qu'ils reprirent le chemin du village séparément....

Vingt ans ont passé, Alexis-Jules et Emile-Antoine ne se sont pas redit un seul mot depuis la scène du noyer; ils s'évitent et tous les essaient de réconciliation tentés par des tiers ont été inutiles; ennemis ils sont, ennemis ils veulent rester.

Un beau jour, cependant, tous deux sont appelés à accompagner au cimetière un défunt parent commun. Au retour, le hasard les met en présence sur le même chemin. Que faire? On vient de verser une larme sur la tombe ouverte; on a senti que la vie était bien peu de chose; les paroles de M. le pasteur ont fait impression; n'a-t-il pas dit : *Aimez vos ennemis!*

Aussi, partant d'un bon naturel et comme mis par le même ressort, ils s'avancent l'un vers l'autre et se tendent la main.

— Oui, dit Alexis-Jules, nous étions bien ridicules de nous chicaner pour un oiseau!

— Effectivement, répond Emile-Antoine, il n'en valait vraiment pas la peine!

— Du reste, si nous n'avions pas eu un verre dans le nez, nous ne l'aurions certainement pas fait!

— Enfin, c'est passé, tant mieux; c'est nos bourgeois qui vont être *estomagées*.

— Oui, on pourra boire un bon verre en arrivant.

— Tout de même, dit Emile-Antoine, c'est passé, fini, ni... un point c'est tout, mais tu avais bien un peu tort, car ce n'était pas un merle, mais bien une merlette.

— Moi! les torts, tu ne m'as pas regardé, *bougre de fou*, c'est toi qui ne vois pas clair; il te faudra acheter des lunettes chez Dandreux!

Et la discussion continue de plus belle, illustrée par des noms de fleurs; on nous a dit qu'elle avait même fini par des coups de canne. Le fait est que nos deux héros sont morts quelques années après sans s'être réconciliés.

OCTAVE D.

POR LA MEDAILLE

Un ami du *Conteur* nous communique les vers suivants, en patois de la région de Vevey. Ils ont été composés par M. Louis Burki, fusilier, bataillon Landsturm 7/II, à l'occasion de la remise de la médaille aux soldats de Corsier.

L'in ya 5 ans, dzoi dé metsance,
Nos z'ins balebin dû moda
Por sè fère creva la panse,
Mâ nos z'ins pu lin étsappa.

Falliés vère dressi clliau tiettès,
Tièque va bin nos arreva?
Lès fennès l'iran totès intiettès,
Quemin porrins nos nos sauva?

Et vinque-nos sin dessus dézo,
Mâ l'in ya rin à renaska,
Lo déva nos l'in obiedre
« Noura bona » faut la garda.

On coup pianta à la frontare
Ci que l'arai volliu passa
L'arai reçu, vos pojide craise,
Onna promma, por trépassa.

Adan, quemin noutré z'avelliès
Quand on vault lau prindre lau mā,
Tsacon dressive lè zoroliès
Et nos étians prêts à onlia.

Nos z'ins chintu que n'iran Suisse,
Jamais on ne ristèt in déra,
Lès villios l'an fé mima guise,
On ne vaut pas dégénéra.

Adiu lès verros dês pettiète.
Fennès, z'infants que l'an piora!
Câr nos sins intra din na diette
Que jamais nion porrè obia.

Lès z'Allemands, avoué lau choquès,
L'arant volliu tot écliaffa,
Sé san immandzi tot don bioc
Avoué lau gaz à étoffa.

Mâ atteque n'a bouna piodze,
Et su l'auton ye l'a dzala,
L'an bi zu être din remedzes
Ye l'an balébin dû ribia.

Va pi, que se lirà à refère
Sé sarant bin cosu lo moi
Au liu dé décreta la dièrre
Et sè fère l'innal todzoi.

Cinq ans dè niaise et dè tsecagne
Cin n'est pas bin, vos a oyu,
Lo mondo battai la campagne,
Se lè finia, lè grâce à Diù.

Du Zora in lai, nos sins de Berna
Quand bin nos sins dans bons Vaudois;
Lo sac, la dzicellie et la giberne
Sant ganguelli au corridor.

Mâ, se jamais noutra Patrie
L'avai remé fanta dè nos,
Nos lin deran: « ma bouna amie »,
Dé bon tieu adi, vinque-nos.

N'est pardiu pas que nos lin tignant
Car cin nos a bin éprouva,
Ma se on bi dzoi sé r'impougnant
Faudrai prau no lè rétrouva.

Voir, ne sin pas dès cacibraillès
Puisque nos an récompinsa
In no baillin onna médaille:
Grand massi, vos a bin pinsa.

Ti elliau que por lo bin travaillant
Sarant on dzoi rétribua
Por tot lo mau que lau sé baillant
A bin fère tot son déva.

Lès z'amis dès noutra quemouna,
Quemin elliau dè Corseaux, Dzongny,
Et assebin elliau dè Tserdenaz
L'amant ti bin lau bi pays.

Fiers dè noutra balle Helvetie,
Guida dè nos autoritas,
Nos z'ins garda in harmonie
La Patrie et la Liberta.

Le secret de la santé. — Un campagnard se plaignait à l'un de ses voisins des dépenses que lui avait occasionnées sa santé durant l'hiver précédent.

— Oh bien! moi, lui fait ce dernier, j'ai changé tout ça. Avant, je donnais cent francs au médecin, chaque année. A présent, je bois 30 litres de gentiane, ça me coûte moins cher et je me porte beaucoup mieux.

2 *Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS*

DU JORAT AU ST-THÉODULE

PAR

O. BADEL

Du Léman à la Viège.

Ces dissertations fort peu savantes, il est vrai, mais pardonnables à ces heures, ont pourtant la vertu de faire trouver moins long le chemin et d'oublier un peu la cuisson douloureuse que commence à produire, aux épaules, les courroies des sacs.

La nuit est toujours superbe; enfin le jour commence à paraître. Voici Chexbres, puis Rivaz, plongés encore les deux dans un profond sommeil.

Notre paysan aurait bien envie de réveiller un vigneron de l'endroit avec lequel il entretient des relations d'amitié, histoire de lui soutirer une bouteille pour le voyage. Il a déjà un litre dans son sac, le malheureux, et il ne se souvient pas que l'alcool est absolument néfaste à la montagne. Pris pourtant de scrupules, il se décide à continuer son chemin et à laisser dormir en paix le brave vigneron.

Arrivé à la gare, le club constate qu'il a une heure d'avance sur le train. Aussitôt l'appareilleur, promu à la dignité de maître-coq pour la course, met en batterie sa cuisine; l'homme pour la corvée de l'eau s'en va à la recherche d'une fontaine, bien que le lac ne soit pas loin, tandis que le pédagogue expérimente pour la première fois, un nouvel engin en aluminium, destiné à faire le café sans courir les risques d'avaler tout le marc, une fois la mixtion

préparée. Cette opération solennelle se pratique, dans le plus profond silence, sur un banc de l'abri-couvert, en face de la gare, car il ne s'agit pas de troubler dans leur sommeil les employés de céans.

Notre paysan est puni de son envie de vin de Rivaz, car il trouve moyen de fracasser son litre sur le coin d'une malencontreuse malle qui traîne sous notre abri. Rien n'est plus comique que de le voir courir au bord du lac pour vider son sac qui dégoutte. Il lui faudra toute la journée pour sécher sa lessive et remettre son mobilier en bon état. Le préposé aux vivres et liquides se répand en récriminations sur le lac qui vient de boire ce litre destiné à d'autres usages.

Un café délicieux vient enfin réconforter le club et remettre un peu notre paysan de son émotion.

Le lac, si paisible jusqu'alors, commence à s'agiter: « effet de l'alcool », déclare le charpentier, qui regrette toujours le litre; il prend un aspect qui ne dit rien qui vaille; toutefois le ciel reste serein et les montagnes, éclairées par les premiers feux du soleil levant, apparaissent dans tout leur éclat.

Il semble qu'il fera beau: c'est dans cette espérance que le club prend place dans le train qui arrive sur ces entrefautes.

Le trajet dans la vallée du Rhône étant fort connu de nos clubistes, ils jugent préférable de faire un somme pour réparer, tant bien que mal, les fatigues d'une nuit blanche.

C'est dans cet état que nous atteignons St-Maurice. Un Pandore superbe, qui se carre dans ses épaulettes rouges et sa croisée blanche, est consulté sur le temps qu'il fera.

En brave fonctionnaire, qui ne veut pas se compromettre, surtout avec des étrangers, il déclare qu'il ne s'est jamais occupé du temps, pas même quand il rentre au poste après son service! Il est vrai, pour le prudent gendarme, que la paie que lui gratifie la magnificence de son canton, ne lui permet guère de s'occuper de son service et de faire après des observations météorologiques.

Une école de tout petits moutards du canton de Vaud traverse la ville en chantant. Heureux griots, comme nous, vous savourez quelques heures de joyeuse liberté et votre maîtresse à une figure moins revêche que lorsqu'elle vous initie aux mystères de la méthode analytico-synthétique.

Réintégrés bientôt dans le train, nous essayons de reprendre le somme interrompu. Mais pas moyen de dormir, car notre compartiment vient d'être envahi par un voyageur en vins, très loquace, qui ne tarde pas à ennuyer souverainement un pauvre homme assis à ses côtés. Le malheureux n'a pas le temps de placer deux mots qu'il est anéanti par la faconde de son voisin. Pas moyen de fuir, car il le tient par la manche de son habit. Enfin, il réussit à descendre de wagon, mais c'est alors le club qui devient la victime de ce voyageur crampón. Jusqu'à Viège il nous remplit les oreilles de ses cours dans la contrée, tout en nous faisant voir par les portières les maisons de ses clients, en particulier celles des mauvais payeurs. Pourtant il n'ose pas nous offrir sa marchandise, car il aurait été fort mal regu.

Le charpentier parle même de lui extraire la langue avec la pointe de son piolet, cette opération rentrant, paraît-il, dans les multiples usages reconnus à cet instrument, au début de la course.

(A suivre)

Royal Biograph. — Nouveau programme de tout premier ordre cette semaine au Royal Biograph. On ne dira jamais assez de bien de miss Walcamp, l'héroïne de « l'As de Carreau », un film qui certainement peut se placer au premier rang. Cette semaine, deux nouveaux épisodes « Instants d'angoisse » et « A la mer », d'un effet grandiose. Comme complément une splendide comédie sentimentale française « Vieillir », avec comme principal interprète M. Keppens, un des artistes préférés de la cinématographie française. A côté de ces deux films remarquables se placent d'autres nouveautés inédites pour Lausanne, ainsi que des actualités françaises et belges, toujours très appréciées du public. Dimanche 24 courant, matinée permanente dès 2 1/2 heures de l'après-midi.



Julien MONNET, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS